

**Mélanie Gélinas, Salah Benlabeled, Emmanuel Kattan**

Josée Bonneville

Numéro 131, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37204ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bonneville, J. (2008). Compte rendu de [Mélanie Gélinas, Salah Benlabeled, Emmanuel Kattan]. *Lettres québécoises*, (131), 20–21.

☆☆☆☆

Mélanie Gélinas, *Compter jusqu'à cent*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Première impression », 2008, 338 p., 17,95 \$.



réalité, l'auteure n'a rien laissé au hasard. Son texte est réfléchi et son travail sur l'écriture, tangible. On le perçoit, par exemple, dans l'utilisation de certaines images — celles du papillon et du funambule, pour n'en nommer que deux — qui apparaissent de manière récurrente tout au long du roman. Cette grande maîtrise de l'écriture constitue à la fois la force et la (petite) faiblesse du roman. Cette impression de contrôle est d'ailleurs renforcée par la postface du roman dans laquelle Mélanie Gélinas explique sa démarche, inspirée de Derrida. Si cette postface, qui compte 21 pages, n'est pas nécessaire, puisqu'un roman doit se suffire à lui-même, elle intéressera tout de même ceux qui se passionnent pour la fabrication du texte.



# Dire le viol, oui. Mais comment ?

*Compter jusqu'à cent* inaugure avec brio la nouvelle collection que Québec Amérique destine à la relève, « Première impression ».

L'événement central du roman est un viol. En janvier 1991, alors âgée de 19 ans, la narratrice est violée à la pointe d'un couteau, près d'un abribus du boulevard Taschereau, sur la Rive-Sud. L'agresseur, une fois son œuvre achevée, lui demande de compter jusqu'à cent avant de se relever, faute de quoi il la tuera. Hésitante, elle commence à compter, mais finit par s'enfuir avant de se rendre au bout. Dix ans plus tard, la tragédie collective du World Trade Center réveille en elle cette tragédie personnelle dont elle n'a pas été capable de parler depuis. Peu à peu, avec difficulté, elle se réapproprie son intimité et sa voix. Cette fois-ci, elle compte jusqu'à cent, les cent chapitres du roman.



MÉLANIE GÉLINAS

## DIRE CE QUI VEUT SE TAIRE

Si le viol est l'événement central du roman, il n'en constitue cependant pas le véritable sujet, qui est plutôt la difficulté de le dire. Déjà, après le viol, la narratrice est incapable de dire toute la vérité; dans sa déposition, elle n'en relate qu'une partie. « Pour préserver l'intimité souveraine de [s]on corps. [...] Pour narguer l'humaine curiosité qui atten[d] qu'[elle] dise le pire. » (p. 272) Par la suite, elle se tait, incapable de parler de ce qui l'a tuée. Pour arriver à écrire, elle se dédouble en deux voix narratives: une *je*, et une *elle* nommée Anaïs, le nom qu'elle a fourni à son agresseur lorsqu'il le lui a demandé, le nom du parfum qu'elle portait à ce moment-là. Elle ne raconte pas l'événement en une fois, d'une manière ordonnée, mais par bribes, qui surgissent ici et là au fil du travail de remémoration. Le viol lui-même n'est d'ailleurs pas raconté, mais suggéré. Elle n'emploie même pas le mot *viol*, remplacé par *accident*, *scène* ou simplement *ça*. L'intérêt premier du roman réside dans cette exploration de la difficulté à dire l'indicible.

## UN DIRE TRÈS CONTRÔLÉ

Cette réappropriation de la voix se fait, par ailleurs, de manière très contrôlée. Le roman est touchant, et la détresse de la narratrice, très présente, mais l'émotion n'est pas exprimée à l'état brut, comme c'était le cas, par exemple, dans le troublant film d'Anne-Claire Poirier, *Mourir à tue-tête*. La narratrice ne crie pas; elle module sa voix. Ses souvenirs resurgissent d'une manière censée aléatoire, mais, en

☆☆ 1/2

Salah Benlabed, *Notes d'une musique ancienne*, Montréal, Pleine lune, coll. « Plume », 2007, 276 p., 25 \$.

# D'exil et de souvenirs

Salah Benlabed trace de l'exil un portrait peu réjouissant. Les exilés sont, pour lui, « des naufragés de l'errance » (p. 58), « les fantômes de gens qui ont vécu ailleurs » (p. 138).

Menacé de mort dans son pays natal, l'Algérie, le narrateur vient vivre à Montréal, avec sa fille, où il travaille comme journaliste. Mais l'exil est douloureux. Il ne peut pas oublier l'attitude désapprobatrice de son père, au moment de son départ, et se sent coupable d'être parti. Peu à peu, tout meurt derrière lui: son figuier, d'abord, puis son père et sa mère. À Montréal,

il perd son identité; il signe ses articles du pseudonyme *Personne*. Il se sent obligé de porter un « masque de clown » (p. 103) et de jouer un rôle, celui de « l'heureux satisfait de la bure dont il a couvert sa vie » (p. 131), une « non-vie » (p. 93). Quand il retourne en Algérie, pour de brefs séjours, il ne reconnaît plus ce qu'il a laissé derrière lui; tout a changé. Il perd sur tous les fronts. Dix ans après son exil, il perd même sa fille qui retourne en Algérie alors que, comble d'ironie, il avait émigré pour la sauver de son pays natal. Il ne lui reste que ses souvenirs, qu'il perdra aussi.



SALAH BENLABED



UNE POÉSIE FORCÉE

Le roman est l'occasion, pour Salah Benlabed, de comparer l'Algérie et le Québec et de critiquer autant les colonisateurs français que les « fous du Diable » (p. 202), ces adolescents incultes, devenus terroristes, qui l'ont poussé à fuir son pays. Il renferme d'intéressantes réflexions sur différents sujets dont celle, par exemple, sur le port du voile; il explique que sa mère l'a porté pendant la guerre d'Algérie « comme l'affirmation de sa personnalité [et de] la grandeur de sa culture » (p. 173) et qu'elle l'a enlevé par la suite. Mais j'aurais souhaité qu'il s'ancre davantage dans la réalité; il procède trop souvent de manière allusive. Les lieux ne sont pas toujours nommés, par exemple, et les personnages secondaires, nombreux, ne sont



qu'esquissés. Salah Benlabed a opté pour une écriture poétique qui ne me semble pas toujours bien adaptée à son roman. Si certaines pages sont très belles, plusieurs images, par contre, sont trop appuyées. Ainsi, il lui arrive de passer du concret à l'abstrait, ou vice-versa, d'une manière discutable (« un parc verdoyant où des amoureux exagéraient leurs ébats face à la tolérance sociale », p. 58-59), de faire des jeux de mots douteux (« Une progéniture peu tentée par le jeu qui ne vaut pas la chandelle que fera le père dans la détresse du McDonald's [...] », p. 40), ou de se laisser aller à des antithèses faciles (« Il avait transporté tant d'innocents qu'il devait se sentir coupable », p. 201). Le récit, de plus, est parfois entrecoupé de poèmes en italique qui s'y intègrent mal et en brisent le rythme.

Bref, j'ai été touchée par la solitude et la détresse du narrateur et intéressée par plusieurs de ses propos, mais je me suis souvent sentie tenue à distance par l'écriture.

☆☆ 1/2  
Emmanuel Kattan, *Nous seuls*,  
Montréal, Boréal, 2008, 232 p., 19,95 \$.

# Les amours qu'on ne vit pas sont-elles les plus belles ?



EMMANUEL KATTAN

et morbide. Antoine et Judith, en effet, n'arrivent pas à vivre l'amour idéal dont ils rêvent et ne peuvent se contenter d'un petit bonheur tranquille ainsi que le fait Séverine, l'amie d'Antoine, sensée et raisonnable, mariée et mère de famille, qui sert de faire-valoir aux protagonistes torturés auxquels elle s'oppose. Il y a de belles intentions, dans ce roman, c'est indéniable : celles de montrer comment la jalousie peut transformer l'amour en cauchemar et de décrire « le caractère absolu, légal, de la passion », selon la quatrième de couverture, qui affirme aussi que « le lecteur lui-même se trouve irrésistiblement entraîné » dans la « folie à deux » des protagonistes. Et pourtant... je suis restée de glace devant l'explication de cette descente aux enfers en chute libre.

UN DÉLIRE EXPLIQUÉ

Car c'est là que le bât blesse : l'auteur nous montre peu le délire de ses personnages et nous l'explique beaucoup, construisant ainsi un roman très sage qui bride leur folie au lieu de la laisser éclater. Vers la fin du roman, Antoine veut écrire une lettre à son amie Séverine, mais il s'interrompt et se dit :

*[...] à quoi bon ? [...] Ce qui compte vraiment, je ne réussirais pas à l'exprimer. Il faudrait que Séverine comprenne, [...], que Judith et moi n'avons jamais accepté de perdre notre amour, que nous avons laissé la jalousie nous ronger, que notre passé, nos souvenirs ne nous ont jamais quittés, qu'ils refluent sans cesse en nous, qu'ils ne nous laissent aucun moment de répit.* (p. 191)

Et il poursuit ainsi son explication pendant encore quelques lignes. Ce passage traduit bien, à mon sens, la contradiction inhérente au roman. Antoine explique ce qu'il prétend ne pas pouvoir exprimer, comme le roman rend compte, de manière rationnelle, d'un délire, par nature insensé.

Bref, ce roman ne manque pas de qualités, mais il aurait sans doute fallu que l'auteur laisse davantage vivre ses personnages.

***Nous seuls* est une histoire de passion, donc de jalousie, de frustration, de haine et d'abandon. Ah ! l'amour...**

Judith quitte Antoine sur un coup de tête, sans le prévenir de son départ et sans lui laisser d'adresse. Antoine en est inconsolable, et Judith pense constamment à lui. L'un et l'autre sont convaincus d'avoir perdu la seule personne capable de les rendre heureux. Pourtant, quand leur grand désir de se retrouver se réalise enfin, neuf ans plus tard, le bonheur espéré n'est pas au rendez-vous.

UN ROMAN SOIGNÉ

Emmanuel Kattan a soigné la structure de son roman. Il l'ouvre sur une scène percutante qui intrigue le lecteur (un homme trouve le cadavre d'une femme au bord de la Tamise) et il fait par la suite alterner une narration à la première personne et une autre à la troisième, où surgissent parfois des scènes inattendues. Il a aussi soigné son écriture, il a pris le temps d'émailler son roman de réflexions sur l'amour, la jalousie, le bonheur, etc., et il a imaginé une histoire d'amour qui a le mérite de ne pas être parfumée à l'eau de rose, qui vire même au thriller psychologique, une histoire de passion destructrice

